

C'est ça l'amour

Claire Burger



Depuis que sa femme est partie, Mario tient la maison et élève seul ses deux filles. Frida, 14 ans, lui reproche le départ de sa mère. Niki, 17 ans, rêve d'indépendance. Mario, lui, attend toujours le retour de sa femme.

Claire Burger réalisatrice répond :

C'EST ÇA L'AMOUR, pourquoi ce titre ?

Ce titre est plus pour moi plus une question qu'une affirmation. Le film explore l'amour sous toutes ses formes. Chaque personnage incarne une position différente face à lui à un moment critique de son existence. En plongeant au cœur d'une ville et d'une famille, dans un moment de crise, je voulais observer les liens qui se font ou se défont au gré des incompréhensions mutuelles, des prises de positions hâtives. Raconter le désordre familial et social, comme une polyphonie où se confrontent les subjectivités de chacun. Un champ de bataille, où les personnages, sous pression constante, en proie aux rapports passionnels et aux émotions à fleur de peau, se font parfois la guerre avec violence. Il est ici question d'amour mais aussi de pouvoir, de territoire, de reconquête ou de désertion. Mario n'est pas seul à batailler pour conserver ou fabriquer du lien. Niki et Frida sont elles aussi en quête d'amour. Des amours naissants, adolescents. Et le bouleversement intime que vit Frida, qui découvre sa sexualité, vient lui aussi chambouler l'ordre familial.

C'EST ÇA L'AMOUR fait le portrait d'une famille, d'une ville et aussi d'une classe sociale.

Forbach est une ville sinistrée économiquement, au cœur d'une région ouvrière. Les classes aisées ont déserté depuis longtemps et la classe moyenne tend à disparaître. On repré-

sente plus volontiers au cinéma soit la bourgeoisie - les décors sont beaux, les personnages ont les moyens, ce qui ouvre beaucoup de possibles en terme de fiction - soit les classes sociales défavorisées, qui ont des objectifs de survie évidents et font face à des contraintes et des obstacles forts. La classe moyenne peut paraître moins cinégénique, plus difficile à croquer. Je voulais émouvoir sans être spectaculaire, laisser la place aux émotions plus qu'aux péripéties narratives. Mario mène une vie ordinaire, il est fonctionnaire d'Etat, il évolue dans les décors gris des administrations. Il va chercher l'aventure dans ce que lui offre la vie culturelle de sa ville.

Le motif du baiser revient régulièrement dans le film.

Lorsque Mario déclare solennellement sur scène : « J'ai embrassé une fille », il annonce la possibilité pour lui de tourner enfin la page. Mais il fait aussi écho au premier baiser du film, celui que Frida échange avec son amie au lycée. Lorsqu'Alex embrasse Frida, elle ne soupçonne pas à quel point, ce simple baiser, viendra chambouler émotionnellement la jeune fille. La puissance de cette première fois contraste avec la difficulté qu'éprouve Mario plus tard, en embrassant Antonia, à ressentir encore les effets de l'amour, la force des émotions d'autrefois. Il paraît douter de sa capacité à revivre un jour la magie de ces instants. Pourtant, ce baiser, qui le soigne un peu de sa blessure sentimentale, lui permet d'amorcer un renouveau.

C'est un sujet encore tabou au cinéma. Le départ des femmes du domicile conjugal, laissant derrière elles leurs enfants et leur mari, même si deux réalisateurs s'y sont déjà essayé avec justesse l'an dernier dans *Nos Batailles*, et *Une femme heureuse*.

Mais cette fois, la cinéaste Claire Burger a mis beaucoup d'elle dans cette histoire quasi autobiographique. L'histoire de Mario, ce papa poule qui voit le ciel lui tomber sur la tête le jour où son épouse lui annonce sa volonté de prendre le large, pour "respirer", c'est la sienne. Celle d'une adolescente un peu rebelle qui a vécu très difficilement la séparation de ses parents à Forbach, sa ville d'origine, alors que sa sœur aînée elle, qui rêvait d'indépendance, l'acceptait plus facilement. Elle a d'ailleurs tenu à situer son histoire dans cette ville de Moselle, dans la propre maison où elle a passé son enfance afin d'être au plus près de ce qu'elle avait éprouvé enfant.

Un cataclysme émotionnel qu'elle a su retranscrire avec beaucoup de sensibilité et sans pathos. Un film qui vous touche au cœur parce que ce départ, véritable séisme dans la vie de Mario et de ses filles, s'effectue sans cris, ni larmes, sans jugement non plus de cette mère qui a besoin de partir pour recommencer. "Repose toi de moi", souffle Mario à sa femme, sans comprendre que ce départ est définitif.

Mario, c'est Bouli Lanners, cet acteur belge de 54 ans émouvant en papa poule désespéré, qui tente au mieux de tenir son foyer. Un homme à qui son emploi à la sous-préfecture ne suffit plus. Et qui s'inscrit à des cours de théâtre dans l'espoir d'y croiser son épouse et de se sentir mieux. Il y trouvera la paix intérieure et le souffle d'un nouveau départ.

Un homme maladroit avec ses filles mais tellement plein d'amour qu'il en "éclabousse" les spectateurs. On a envie de serrer dans nos bras ce papa nounours, comme Frida et Niki (clins d'oeil de la réalisatrice à ses artistes fétiches, Frida Kahlo et Niki de Saint Phalle), ses filles adorées qui vont finir par comprendre elles aussi que partir, avant qu'il ne soit trop tard et que la famille ne se déchire, c'est aussi ça l'amour.

Comme dans ses précédents films, c'est lors d'un casting sauvage à Forbach que la réalisatrice a repéré Justine Lacroix, l'adolescente qui incarne Frida, en pleine crise d'identité et de rébellion, dont on est pas prêt d'oublier le minois boudeur. Pas plus que la beauté solaire de sa soeur de cinéma, Sarah Henochsberg, émouvante petite maman de substitution.

Pour que le trio fonctionne, Claire Burger a organisé à Liège, au domicile de Bouli Lanners, un week-end d'adaptation pendant lequel ils ont vécu une vraie vie de famille. Le résultat se voit à chaque seconde à l'écran, une complicité merveilleuse entre ces trois-là, qui vous étreint

et ne vous lâche pas pendant les 98 minutes du film.
CultureBox

C'est au comédien belge Bouli Lanners que Claire Burger, d'ordinaire habituée à ne travailler qu'avec des acteurs non professionnels, confie, touchée par la générosité et l'humanité qu'il dégage, le soin de faire vivre ce Mario au cœur gros et à la maladresse touchante. Avec pudeur, il promène, tout au long du film, son imposante carrure d'homme blessé, tiraillé entre sa difficulté à communiquer et son désir sincère de se tenir à l'écoute de ses filles dont il peine à cerner les attentes. Il joint sa grandeur d'âme à la vivacité de ses jeunes partenaires débutantes (l'émouvante Justine Lacroix et la pétillante Sarah Henochsberg) et entre élans du cœur et désarroi, entre faux pas et câlins, forme avec elles un trio à l'authenticité épatante pour faire de ce film une ode vibrante à la paternité, mais aussi à l'amour sous toutes ses formes, de celui qui permet à la vie de toujours renaître. **aVoir-aLire**



De son vrai nom **Philippe Lanners**, Bouli se découvre, adolescent, un goût pour la peinture et le cinéma. Plusieurs expositions de tableaux de cet ancien élève de l'Académie des Beaux-Arts liégeoise se montent à la fin des années 80. Parallèlement, Lanners travaille comme accessoiriste et décorateur pour la télévision belge. Apparu au cinéma en 1990 dans *Toto le héros*, il se fait connaître en jouant la comédie dans des sketches des Snuls, série d'émissions humoristiques créée en 1989.

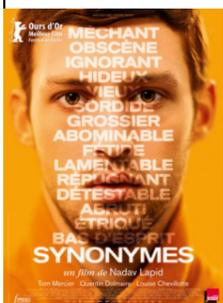
Multipliant les seconds rôles dans des films souvent absurdes et poétiques, Bouli Lanners campe notamment un entraîneur dans *Les Convoyeurs attendent* (1999) et un chanteur finlandais délirant dans *Aaltra* en 2004. La même année, on aperçoit sa silhouette imposante dans deux films très différents : *Quand la mer monte* de sa compatriote Yolande Moreau et *Un long dimanche de fiançailles*. Co-fondateur du Festival de... Kanne en Belgique (dédié à un cinéma marginal), l'attachant Bouli, qui vit sur une péniche à Liège, ajoute bientôt une nouvelle corde à son arc : auteur de *Travellinckx* (1999) et *Muno* (2001), deux courts qui ont fait le tour des festivals, il réalise en 2005 son premier long métrage, *Ultranova* (présenté à la Berlinale), portrait tendre et ironique d'un groupe de paumés et regard décalé sur sa Wallonie natale.

Après être apparu dans *Enfermés dehors*, troisième réalisation d'Albert Dupontel (qu'il côtoie aussi au générique d'*Avida*), Bouli Lanners donne la réplique à son compatriote Benoît Poelvoorde dans *Cowboy de Benoît Mariage*, puis dans la superproduction *Astérix aux Jeux Olympiques*, où il interprète le roi grec Samagas, avant de figurer au casting de *J'ai toujours rêvé d'être un gangster*, puis de repasser derrière la caméra, pour mettre en scène *Eldorado*. Il renforce en 2009 la sacrée distribution de ses compères Benoît Delépine et Gustave Kervern, où il fait face au *Mammuth* Gérard Depardieu, et impose la même année son statut de second rôle désormais incontournable en apparaissant successivement au générique de *Blanc comme neige*, *Sans queue ni tête*, ou encore *Rien à déclarer*, qui lui offre de nouvelles retrouvailles avec Benoît Poelvoorde.

Il profite à tous points de vue de ces expériences qui lui permettent de débiter l'écriture et la réalisation de son troisième long-métrage, *Les Géants*, qui obtient deux prix à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes 2011. Après s'être affiché, toujours par le biais d'un second rôle, dans le troisième long-métrage de Jalil Lespert, *Des vents contraires*, Bouli Lanners commence l'année 2012 en compagnie de Marion Cotillard et son compatriote Matthias Schoenaerts dans *De rouille et d'os* signé Jacques Audiard, avant d'interpréter *Grossebof* dans le nouvel épi-

La même semaine

Soirée Ain Québec
Jeudi 25 avril à 19h



avec



La semaine prochaine du 1er au 7 mai

